



Le Père du Septième Jour

Fuchs Michel

Pour citer cet article

Fuchs Michel, « Le Père du Septième Jour », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/876>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/876>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/876.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

Le Père du Septième Jour

Michel Fuchs

“Savoir qui est son père est quand même un plaisir quelque soit le père” (Pascal Quignard, *Sur le jadis*, Grasset, 2002)

“Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d’être”
(Pascal, *Pensées*)

“Longtemps on s’occupera des religions après avoir cessé d’y croire” (Renan, *Histoire du Peuple d’Israël*)

“Progrès moins sensible aujourd’hui, et il faut entendre progrès comme il peut y en avoir d’une conception catholique à une protestante. Savoir si le mariage du pasteur peut s’appeler un progrès sur le célibat du curé”.
(Aragon, *Écrit dans les marges d’Anicet*)

Très tôt je me suis aperçu que mon père s’était dédoublé. Il y avait le père domestique et le père du Septième Jour. Bien sûr, notre mère aussi changeait de comportement quand quelqu’un d’étranger au cercle familial se trouvait parmi nous, mais la différence n’était que de degré. Dans le cas de mon père, il s’agissait d’une différence de nature. Les choses étaient très différentes le Septième jour de ce qu’elles étaient les autres jours de la semaine. Pendant la semaine, il était attentif, enjoué, affectueux, bref, adorable et adoré, même s’il était d’une humeur très inégale. Mais, pasteur de la secte des Adventistes du Septième Jour, le père de ce jour-là était celui qui officiait et dont toute la congrégation suivait les directives, se levant ou s’agenouillant selon son bon plaisir, chantant les cantiques choisis par lui, et écoutant pieusement ses homélie sur quelque texte biblique sur lesquels il lui semblait urgent d’attirer l’attention de ses fidèles pour mieux leur rappeler leurs péchés et les faire supplier Dieu de leur accorder son pardon. Bref, dans ses fonctions officielles, il était le maître respecté ; mais il le demeurait jusqu’à la fin du jour et même hors de la chapelle, même quand tout son petit monde était rentré à la maison : il lui incombait, avait-il l’air de penser, il lui incombait, sauf exception, de faire respecter le sabbat de l’Éternel par sa femme et ses enfants. Ce dédoublement n’eut pendant longtemps rien d’étonnant pour eux.

Au demeurant, pendant la petite enfance et le début de l’adolescence, ce père fut plein de prévenance, s’intéressant à ses enfants et, peut-être, avec une préférence non marquée pour son fils unique qu’il devait rêver de voir poursuivre ses tâches apostoliques. En tout cas, je retrouve dans les papiers que ma mère a laissés en mourant, des bostons en trois couleurs annonçant ma venue au monde, alors que mes sœurs ne semblent pas avoir bénéficié de

la même publicité. Par ailleurs, toujours dans les papiers de ma mère, se trouve un cahier où elle a noté, jusqu'à la mort de ma sœur aînée en 1944, mort qui a boulersé sa vie, cette anecdote notée au juillet 1937 (j'avais alors un peu moins de quatre ans) : "Michel en promenade avec son papa : - Tu sais, je ne veux pas mourir, tu ne pourrais pas rester sans moi. - Pourquoi mon chéri ? - Oh ! Parce que tu m'aimes trop." Ce qui prouve que notre enfance, la mienne en particulier, a été vraiment heureuse.

L'ennui, c'est qu'au fil du temps, tous les jours de la semaine se mirent à se transformer en Septième Jour de l'Éternel et qu'il nous fut de plus en plus difficile de retrouver le père jovial et attentif auquel nous nous étions attachés. Ainsi, dès que mes sœurs et moi furent en âge, selon lui, de comprendre les Saintes Écritures, il entreprit d'imposer avant le petit-déjeuner la lecture d'au moins trois chapitres de la Bible (grâce à ce système, nous devions l'avoir lue toute entière à la fin de l'année, en en sautant toutefois les passages indigestes ou scabreux qui sont, Dieu merci, assez nombreux). Nous devions écouter dans le plus grand silence la lecture du jour avant d'être autorisés à nous restaurer. Je ne sais plus combien de temps la coutume perdura : je crois que dès lors que nous fûmes scolarisés, il n'en fut plus question, car pour nous permettre d'être à l'heure à l'école et d'absorber les trois chapitres avant le bol de chocolat au lait, il aurait fallu nous lever avant l'aurore. Ma mère, pieuse épouse à l'époque, dut s'y opposer pour des raisons de simple bon sens.

Tout ceci ne me paraissait pas anormal : cela faisait partie de l'ordre des choses chez nous, comme chez d'autres le départ du père pour l'usine ou le bureau. Avec le temps, toutefois, le Père du Septième Jour me parut de plus en plus insupportable, car à l'autorité paternelle normale se joignait en lui une écrasante autorité religieuse qui me fit admirer - pensée monstrueuse pour un milieu aussi anti-catholique - l'obligation du célibat imposée aux prêtres de cette secte. Au moins, ceux-là n'ont pas d'enfants à écraser (sauf ceux que par faiblesse il leur arrive de procréer ; mais ne les reconnaissant pas, ils ne les subjuguent pas, même s'ils les lèsent d'autre façon).

Les Adventistes du Septième Jour sont un mouvement religieux issu de la prédication d'un Baptiste américain, ayant vécu de 1782 à 1849, du nom de William Miller qui, contrairement à la parole de Jésus selon Matthieu répondant à ses disciples qui lui demandaient quand ils reviendraient : "Vous ne savez ni le jour ni l'heure", avait entrepris par impatience eschatologique de calculer la date du retour du Seigneur. Il était arrivé, après des calculs tarabiscotés consistant à savoir à combien se montait "un temps, des temps et la moitié d'un temps", à la conclusion que le retour du Christ en majesté se produirait entre le 21 mars 1843 et le 21 mars de l'année suivante. Cette croyance à l'imminence de l'arrivée du

Christ les fit appeler les Adventistes, ceux qui attendent l'advenue imminente du Seigneur.

Il va de soi que le Christ se fit attendre de ses fidèles qui étaient montés sur une montagne pour le recevoir, et que Miller, en homme simple mais sage, décida qu'il valait mieux ne plus tenter jouer à deviner ce qui dépasse l'entendement humain. Mais ses disciples, au nombre desquels Ellen Gould White, proposa une autre interprétation des calculs de Miller, mais sans se hasarder à suggérer une date pour le fameux retour. Elle adopta la suggestion d'un autre membre de la secte qui voulait qu'on observât le Septième Jour, le samedi ou sabbat des Juifs au lieu du dimanche, perversion catholique. D'où leur dénomination. Ceux qui voudraient voir dans cette secte (mais qu'est-ce qu'une secte ? Une église minoritaire, qui n'a pas réussi ? Et qu'est-ce qu'une église dont moins de 3% des membres observent les offices hebdomadaires et dont la pitié se réduit à une pratique des quatre saisons ?) une manifestation de la débilité mentale des citoyens des États-Unis d'Amérique feraient bien de se rappeler les absurdités relevées par Montesquieu ou Voltaire dans les pratiques des catholiques ou protestants européens. La bêtise est la chose du monde la mieux partagée. À certains égards, d'ailleurs, les Adventistes présentent ce caractère touchant d'être une contradiction flagrante des stéréotypes associés aux États-Unis : voici une secte qui se développe à partir d'une gigantesque erreur d'appréciation, comme si l'insuccès était la marque même de la vérité. Et cette erreur, ils ne tardent pas à la redoubler peu de temps après en faisant de l'observation obligatoire du dimanche le "signe de la bête", c'est-à-dire la marque de la domination catholique romaine, sans le moins du monde prévoir (mais cela n'a jamais été leur fort) le "week-end" anglais, puis américain et désormais partagé par des quantités de citoyens de par le monde, grâce à quoi plus personne ne devrait subir de discriminations pour cause de sabbat, les musulmans exceptés. La passion du martyr était souhaité par mon père comme l'annonce du retour du Christ : les Adventistes croyaient (peut-être ont-ils cessé de le croire ou en tout cas d'y penser autant que mon père) que "dans les derniers temps" la haine se déchaînerait contre les Adventistes qui en seraient les victimes insignes, marque de leur élection à la dignité de "peuple de Dieu".

Après avoir commencé à exercer son ministère à Marseille, mon père fut nommé à Valence, où naquit ma sœur aînée ; puis il fut envoyé à Saint-Étienne - où je vis le jour, enfin à Caudéran, près de Bordeaux où la mère donna naissance à ma petite sœur. À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, nous vivions à Angers dans un appartement moderne dont nous utilisions la baignoire pour y élever des escargots et prétendre qu'elle était tantôt un navire, tantôt une tente, quand Dieu, à en croire mes parents, se

manifesta : il appelait mon père à aller dans "les missions" à l'Île Maurice. On pria beaucoup avant d'écouter la voix du Seigneur, car le mot "mission" impliquait toute une série de risques indéterminés, mais d'autant plus dangereux, une vie dans la brousse, parmi des sauvages, bref, l'absence de civilisation. D'autre part, la guerre avait été déclarée peu de temps auparavant et cela accroissait l'incertitude sur la conduite à tenir. Mes parents finirent par où ils auraient pu ou dû commencer : ils se remirent entre les mains du Seigneur. En fait, les "frères" de l'Union Franco-Belge dont dépendaient tous les territoires francophones, s'étaient aperçus qu'ils ne pouvaient envoyer un Français à l'Île Maurice car la mobilisation leur interdisait de quitter le territoire national. Comme mon père était par hasard (ou par dispensation divine ?) suisse, on le choisit pour aller remplacer un collègue à lui qui était déjà en poste depuis plusieurs années.

Nous allâmes prendre congé de mes grands-parents maternels à Dieppe - mon grand-père nous promit même qu'à notre retour nous trouverions un bateau tout prêt qu'il s'engageait à nous construire -, et des paternels à Genève. Bien que tous les frères de mon père et l'une de ses sœurs fussent aussi peu adventistes que possible, malgré la confession de leur père - il avait été "radié" de l'église parce qu'il avait cessé de croire que "la Sœur White" fût une prophétesse divinement inspirée, pour la mauvaise raison que, dans la Bible, Dieu n'a que des interlocuteurs - et l'estime dans laquelle ils le tenaient, ils furent eux-mêmes impressionnés par les risques encourus par leur frère. Pendant que nous étions à La Chaux-de-Fonds pour prendre congé de la seule tante adventiste que j'eusse (au demeurant, la plus tolérante et dévouée des femmes, tout comme son mari d'ailleurs), catastrophe ! La Suisse, neutre, mobilise à son tour et mon père doit aller revêtir l'uniforme de l'armée suisse (ressemblant comme deux gouttes d'eau à l'uniforme nazi) et on le verse automatiquement, comme les prêtres catholiques, les pasteurs protestants, les rabbins et les imans, dans le service de Santé de l'armée. À cette première intervention divine (mais codifiée dans les lois helvétiques), s'ajoute une seconde : comme la Suisse avait discrètement négocié la promesse de n'être pas envahie par les nazis en échange de moult canons d'Erlikon pour leur armée, de chronomètres de précision pour leur marine, et d'une bonne dose de fromage de Gruyère pour leurs Übermensen, les autorités du pays savaient qu'ils n'avaient pas à redouter un grand nombre de morts et de blessés militaires (il y en eut au total quatre, sauf erreur de ma part). Elles en conclurent, très logiquement, qu'il y avait surnombre d'hommes dans le service de santé et dégraisa les effectifs en accordant une dispense à bon nombre d'entre eux. Mon père fut de ceux-là et put donc entreprendre son voyage comme prévu.

Nous nous sommes alors rendus à Trieste où nous fûmes hébergés par une famille adventiste, mais qui était fasciste de tout cœur, ce qui valut de longues et âpres discussions avec mon père qui s'évertua à leur montrer

qu'on ne pouvait être fasciste et adventiste (et pourtant !). Après avoir vu Venise, nous avons embarqué sur un paquebot de taille très moyenne, le *Palestina*. Comme l'Italie était encore neutre, ce navire naviguait tous feux allumés et la coque illuminée pour bien faire voir aux sous-marins en guerre le drapeau italien qu'on y avait peint. Nous avons ainsi traversé le canal de Suez et avons fait du cabotage le long des côtes africaines jusqu'à Durban. Contrairement à ce que nombre d'Anglais croient aujourd'hui, l'apartheid existait bel et bien à la grande stupéfaction et consternation de mes parents. Je me les rappelle nous faisant monter à l'étage du bus de type anglais parce que l'intérieur était plein et parce que l'impériale n'étant pas couverte, on y voyait beaucoup mieux la ville. Le contrôleur du bus, un noir, vint trouver mon père pour lui dire qu'il n'avait pas le droit de se trouver dans un endroit réservé aux noirs. Comme mon père insistait, il lui proposa de faire déplacer des noirs assis sur les premiers bancs devant pour "nous épargner les mauvaises odeurs de ses compatriotes". Mon père refusa et nous pûmes garder nos places. Ce fut la première fois que je découvrais ce qu'était le racisme, terme et chose dont il n'était jamais question à la maison, pour la bonne raison que la chose y était inconnue.

"Le père suspecte et surveille toujours l'écriture"
(Jacques Derrida, *La Dissémination*)

Malgré leur véritable haine du catholicisme, lorsqu'il leur fallut nous trouver une école, mes parents cherchèrent, parmi les établissements catholiques de l'Île Maurice, celui qui pourrait le mieux nous accueillir comme pensionnaires. J'ai souvenir d'une école tenue par des bonnes sœurs où j'aurais bien aimé être accepté, tant la propreté qui y régnait avait bonne odeur. En fin de compte, et peut-être parce que la pension dépassait les moyens, fort limités de mes parents, il nous mirent dans une école tenue par deux vieilles filles où nous nous rendions tous les jours. Nous étions dispensés de dire les cinq prières quotidiennes que les autres enfants ânonnaient que nous écoutions, assis sous la véranda et que très vite, de ce fait, nous sûmes par cœur. Ces deux demoiselles étaient la bonté incarnée, même si leurs compétences pédagogiques auraient pu paraître insuffisantes à des enseignants plus compétents.

Mon père devait estimer que le contrôle des travaux scolaires de ses enfants relevait des obligations maternelles. Toujours est-il qu'il se s'inquiétait pas souvent de ce que nous faisons à l'école, sinon de façon très générale. Or, un jour que je travaillais à mes devoirs après être rentré de l'école, mon père me demanda ce que je faisais. Je lui répondis que j'apprenais ma leçon d'histoire, le chapitre de mon manuel consacré à la Réforme. Vraiment ? me dit-il. Pourrais-tu me passer ton livre ? Il le prit, lut

la page consacrée à la Réforme qui, écrite par un historien catholique bon teint, ne lui était guère favorable, m'emprunta un crayon et raya la page d'un trait rageur, en ajoutant en commentaire : "J'autorise mon fils à ne pas apprendre cette leçon pleine d'erreurs."

J'en fus, bien sûr, ravi. Être dispensé par mon propre père de faire mon devoir d'histoire, me confirmait dans sa toute-puissance et me semblait une gentillesse qu'il me faisait, tout en me protégeant de l'erreur qui, comme tout Adventiste le sait, rôde autour du phare biblique telle qu'il le conçoit.

Toutefois, en y repensant, il me semble que cet incident est la première faille grâce à laquelle ma "foi" s'est plus tard effondrée. Car enfin, il ne nous serait jamais venu à l'esprit de critiquer la Bible, qui fut pendant longtemps le seul livre que nous lûmes. C'était la parole de Dieu, incontestable en ses moindres mots - même en traduction. Or, voilà que notre père lui-même nous indiquait par sa censure que tous les textes ne sont pas paroles d'évangile et que, par conséquent, on n'est pas tenu de les croire. Les germes de la critique étaient plantés. Leur développement n'était qu'une question de temps.